MIELLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 23 Novembre 1847. No. 21.

MISSION DE L'OREGON

LETTRE DU P. FOUILLOT, S. J.

Mission de St. Ignace, (Kalispels)
13 février 1847.

Il y a deux ans je vous ai adressé une lettre où je vous parlais de notre voyage aux Montagnes-Roches. Dieu sait si vous l'avez reçue ! L'année dernière il ne m'a guère été possible de le faire. J'étais surchargé ; me trouvant un peu plus libre actuellement, je m'empresse de reprendre la plume. Si je ne puis avoir des nouvelles de votre révérence, au moins je me donnerai la consolation de lui écrire quelques mots, à la garde de Dieu s'ils lui parviennent ! Les occasions sont si rares et si peu sûres ! Relégués au bout du monde, nous n'avons d'autres nouvelles de notre compagnie, sinon que le Seigneur continue à la bénir par des persécutions, surtout en France, en Belgique et en Suisse, comme nous l'apprennent quelques lignes de R. P. Jansen. Nous au contraire nous serions plutôt inquiets de trouver la besogne trop aisée, à cause des excellentes dispositions des Indiens, si nous ne voyions aussi le Démon se remuer et faire tout son possible pour détruire l'œuvre de Dieu.

J'étais sorti d'Europe très-persuadé qu'il n'y avait aucun peuple qui n'eût quelques notions de la divinité de la loi naturelle, de l'immortalité de l'âme, d'un avenir de récompenses et de peines ; j'ai d'autres idées sur ce point. J'ai beaucoup interrogé les Sauvages. Mes confrères, qui connaissent mieux que moi la langue, en ont fait autant. Tous s'accordent à répondre qu'ils n'avaient d'autre idée d'un esprit que celle de certain être invisible qu'ils soupçonnaient de trouver dans l'air presque immédiatement au-dessus de leur tête. Dans les moments de détresse, ils avaient recours au premier objet venu auquel ils demandaient du secours, comme un arbre, un rocher etc. On voit par leurs méditations, qu'ils reconnaissent n'avoir été que fourberie et mensonge, qu'ils supposent certain être plus fort (plus puissant) que l'homme ; mais cet être, qu'étaient-ils ? Ils n'en savaient rien. Les uns supposaient que c'était quelque animal, d'autres le tonnerre, d'autres la neige etc. Mais ces idées étaient très-vagues, et n'étaient accompagnées d'aucun culte. Le mot Dieu s'est traduit : *Celui qui fait*. Un de nos meilleurs interprètes traduisait l'âme : *un boyau dans le corps qui ne meurt pas*. L'enfer c'est le mauvais lieu ou le mauvais feu ou le mauvais, simplement. Les chefs dans leurs harangues n'avaient pas d'autres motifs pour détourner du vol, sinon la crainte d'être méprisé : "on se moquera de vous." Il paraît que le voleur était sans remords, et que celui qui avait été dépossédé ne songeait qu'à reprendre son bien et plus, s'il pouvait y réussir. C'était le droit du plus fort. Les faibles se groupaient autour de ceux qu'ils jugeaient capables de les défendre de la les chefs.

Il n'y avait pas de plus grands obstacles au progrès de l'Évangile que l'esprit de vengeance la fureur du jeu et la polygamie. La vengeance, paraît avoir passé pour une bonne qualité parmi tous les Sauvages. Delà ces guerres interminables, où chaque parti ne visait aucunement à conquérir, mais à massacrer, et qui finissaient souvent par la destruction totale du plus faible. Le jeu rompant la triste monotonie de l'Indien s'insinuant de tout temps un attrait indicible pour lui, c'est encore pour plusieurs le seul obstacle qui le empêche d'entrer dans la voie du salut. La polygamie était communément moins l'effet de la passion, que celui d'une vile spéculation qui visait à augmenter le nombre de ses esclaves. Qui avait plusieurs femmes ne jouissait jamais.

Telles étaient à peu près les dispositions des Indiens avant l'apparition des blancs dans ces contrées. Cependant Dieu qui avait des vues de miséricorde sur ces pauvres nations, ne permit pas qu'elles fussent visitées par des hommes semblables aux premiers conquérants de l'Amérique. Les quelques aventuriers qui parurent les premiers sur ces plages se maquèrent de leur simplicité en leur faisant croire des fables impies, et leur escroquèrent bon nombre de chevaux ; mais ils ne firent que passer. Les Canadiens héritiers de la foi vive des anciens Français ont toujours sympathisé avec les Indiens. La compagnie d'Hudson les a répandus dans presque tout le N. O. de l'Amérique. S'ils ne pratiquent pas toujours leur religion, s'ils ne sont pas toujours dociles à la voix du prêtre, toujours ils en disent du bien. Les Iroquois engagés à la même compagnie se montrèrent également attachés à la religion. Les Indiens amis et admirateurs des Français, tels que les Têtes-plates, les Ponds-d'oreilles, conquirent des lors un grand désir de connaître et d'embrasser leur prière. Lorsque plus tard les missionnaires de l'Ordre voulurent se présenter, leur cœur était gagné à la religion catholique.

Dieu avait encore donné à ces deux nations des chefs intelligents et sages qui les pacifièrent, interdirent le jeu, et levèrent ainsi deux des plus grands obstacles qui auraient pu entraver les progrès de l'Évangile ; aussi ces deux peuplades étaient comme deux champs bien préparés qui ne demandaient qu'à recevoir la bonne semence pour produire des fruits au centuple. Vous connaissez déjà les Têtes-plates : aujourd'hui ils sont tous chrétiens, et la bonne odeur de leur conduite exemplaire se répandant sur les nations voisines, leur fait naître l'envie de les imiter. Je ne parlerai donc que des Ponds-d'oreilles et je ne dirai rien dont je n'ai été témoin moi-même, ou que je n'ai appris de la bouche du R. P. Thocken, supérieur de la mission où je me trouve actuellement. *Concordia res parvæ crescunt* : La force des Ponds-d'oreilles naît de leur union et de leur soumission au chef, qui est en même temps leur père, leur médiateur, leur conseiller, leur juge etc. Ils n'entreprennent rien sans l'avoir consulté, au point qu'ils se font scrupule de s'absenter un jour sans l'avoir prévenu. Avant l'arrivée des missionnaires parmi eux (sept. 1844), il était seul chargé de faire les mariages. Maintenant encore si quelqu'un songe à se marier, il se contente d'en parler au chef, qui sonde les dispositions de l'autre partie, ou qui s'oppose au mariage s'il y voit des inconvénients. Si les parties consentent, alors il en parle au Père. Père plutôt que juge, il est encore chargé de punir tous les délits, heureusement il est doué d'un sens droit, d'une rare prudence pour dis-

cerner entre faute et faute, entre coupable et coupable. S'il en était autrement, s'il voulait fouetter tous ceux qui viennent l'en prier, les coups de fouets retentiraient tous les jours dans le village. (Ce fouet est l'unique châtiment en usage parmi les Sauvages).

Il était échappé à un bon petit enfant de sourire à l'Église ; aussitôt après la messe il va s'en accuser au chef le priant de l'en punir : " arrange (prépare) ton cœur, lui dit-il ; puis tu iras à confesse."

Sur une légère remarque qu'une femme mariée fit à son vieux père, " tu parles mal, lui dit le vieillard, tu me querelles." Aussitôt cette pauvre femme s'en va trouver le chef et demande instamment à être punie pour avoir parlé mal à son père ; " Ton père est vieux, lui dit le chef, il faut avoir patience avec lui ; mais ne vas pas prendre tout ce qu'il dit au pied de la lettre."

Si quelque jeune homme voyant jouer chez d'autres nations se laisse tenter, il est bien certain de n'échapper au fouet qu'en se laissant volontairement, ce qui n'arrive presque jamais. Dès qu'ils est de retour, le chef, après un discours véhément, le fait venir et lui fait payer publiquement la peine de sa légèreté. D'autre fois il refusera le fouet à des hommes qu'il regarde comme incorrigibles : " A quoi bon te fouetter : c'est toujours à recommencer." La honte de se voir traité comme un malade désespéré, opère souvent avec beaucoup plus d'efficacité que les coups. Personne n'est battu s'il ne le veut bien ; mais un coupable qui s'y refuserait ne pourrait plus rester au milieu de la nation sans y être honni, écarté de tout le monde, comme un mauvais sujet, un excommunié.

Ce que je viens de dire se fait sans aucune participation du missionnaire. C'est comme le gouvernement civil de la nation, qui n'est point de son ressort. Quand le chef a fait quelque exécution de ce genre, il se gardera bien de venir en parler au Père. Ennemi déclaré de la médisance, il s'en croirait lui-même coupable s'il révélait au Père les fautes qu'il a déjà punies.

Le chef a un grand champ qui se plante tous les ans de pommes de terre. Tout le monde y travaille et le chef fait part à chacun du fruit de leurs travaux. Les chevaux et les canots sont tous à sa disposition : ce n'est pas au propriétaire mais au chef qu'on s'adresse pour les emprunter. Bien loin de se plaindre, ils lui répètent de temps en temps qu'il peut se servir de ce qui est à eux pour le bien commun.

Grâce à la vigilance du chef l'union la plus parfaite règne dans cette intéressante peuplade. Tous sont extrêmement attentifs à éviter la moindre parole qui pourrait faire de la peine aux autres. Sous ce rapport, comme sous bien d'autres, ils peuvent être mis de pair avec les communautés religieuses les plus ferventes. La religion est venue perfectionner encore ces heureuses dispositions. L'Indien n'est guère généreux de lui-même. Do et des était leur principe pratique dans tout ce qu'ils faisaient les uns pour les autres. Actuellement ils savent ce que c'est que la charité chrétienne. S'aider mutuellement, secourir les veuves, les vieillards, les malades, se prêter des objets qui leur sont précieux, c'est journalier ; par exemple, il y en a peu qui aient pu jusqu'aujourd'hui se procurer des Chaudières ; encore sont-ces des articles si frêles en fer blanc que le moindre accident les met hors d'usage. Cependant ils n'hésitent pas à les prêter à ceux qui en manquent. Ceux qui savent combien les Indiens sont ennemis de la gêne et jaloux de leur indépendance regarderont un si bel ordre de choses comme un feu éphémère qui ne tardera pas à se dissiper. Cependant je n'ai presque dit que ce qu'ils étaient avant d'être chrétiens, alors qu'ils n'avaient encore reçu que des notions bien sages de la Divinité. Depuis longtemps ils ont toujours été gouvernés par des hommes sages, qui comme les anciens patriarches régnaient en pères, étaient aimés et obéis comme des pères. L'avant dernier surtout, mort en 1844, était un de ces hommes supérieurs que Dieu donne aux nations dans sa miséricorde, et qui était destiné à aplanir les voies pour l'Évangile. Les gens qui ne le nomment que leur Père ne cessent de le regretter. C'est à lui que sont dues en grandes parties les belles institutions dont je viens de vous parler. Avant de mourir il désigna son successeur et sans écouter la voix de la chair et du sang, il porta son choix sur celui qu'il jugeait le plus propre à faire le bonheur de sa grande famille, en y maintenant l'union et le bon ordre. Jamais cette union n'avait produit d'effets plus heureux que l'année dernière ; je veux parler des travaux agricoles. Leurs premiers essais en ce genre (1845) n'avaient guère été de nature à les encourager ; une crue d'eau extraordinaire arrivée en juin convertit la prairie en un lac immense ; une partie du champ fut noyée, en sorte qu'ils ne récoltèrent guère que ce qui devait servir aux semailles de l'année suivante. Cependant pleins de confiance en la protection du ciel, ils se remirent à l'ouvrage avec toute la bonne volonté possible. Au premier mot du R. P. Thocken ils entreprirent avec courage d'entourer un espace au moins dix fois plus vaste que le premier champ, dont il reste encore à défricher une partie. Plus de 100 acres anglais (4,000 arcs) furent ensimencés sans que l'unique frère qui se trouvait alors à St. Ignace ait mis la main à la charrue, sinon pour tracer le premier sillon dans les endroits les plus difficiles.

A continuer.

LA CORSE

PAR MGR. LÉVÊQUE D'AJACCIO.

(Voir les numéros 7, 8, 16 et 20.)

Vous avez entendu parler, Messieurs, de la croyance corse. On vous a dit comment dans cette île hospitalière, où l'étranger est si cordialement accueilli, une injure ne peut se laver que dans le sang de son auteur et dans celui des siens jusqu'au dernier neveu. L'esprit romanesque de nos voyageurs s'est emparé de ce thème d'amplification. Il a exagéré les faits ; sans respect pour la vérité, il a pris plaisir à vous peindre cette lugubre et sanglante vendetta, accroupi sur le corps mutilé de la Corse, comme une vampire sur sa proie. A l'en croire, nous formerions une colonie de demi-sauvages, vivant de mensonges, de haines et de meurtres. Je suis loin de nier les effets désastreux de la vendetta et je déplore plus que personne les traces que j'en découvre encore

sur plusieurs points de mon diocèse. Mais il s'en faut bien, je dois le déclarer, qu'il y soit aussi général qu'on se plaît à le dire. Tous les cœurs n'en subissent point la tyrannique loi, et l'opinion du pays est loin de la sanctionner de son approbation. Si la récrimination était permise, je dirais que la vendetta est en Corse ce que le duel est sur le continent. Mais je ne pourrais ajouter, sans calomnier la France, que tous ses habitants, ou la plupart du moins, couraient la tête sous le joug du duel. On n'est pas plus juste envers nous, quand on nous représente comme les victimes obligées de la vendetta. Ne vous y trompez pas, Messieurs, le duel a plus d'analogie qu'on ne pense avec la vendetta : les deux préjugés sont, l'un comme l'autre, une monstruosité réprouvée par toutes les lois divines et humaines. Ils tendent l'un et l'autre à faire revivre au sein de la civilisation chrétienne ces temps de sauvage ignorance, où le sort décidait souverainement de l'homme et de la vertu, et où la probité et l'innocence dépendaient de la loi du plus fort. Le duel a cela de particulier, qu'il s'accomplit presque toujours pour des motifs frivoles, et qu'il fait rarement plus d'une victime ; tandis que la vendetta a presque toujours pour objet la répression d'une grave injure et n'est, à bien prendre, que l'exagération des sentiments les plus louables de la nature. Malheureusement elle ne s'éteint pas toujours dans le sang de celui qui l'a provoquée. Trop souvent elle survit à sa victime et se transmet comme un héritage d'une génération à l'autre, enlaçant dans les liens d'une funeste solidarité tous les membres de la famille.

Et toutefois, Messieurs, cette plaie malheureuse dont on s'est appliqué à vous exagérer la peinture, comme si la réalité n'était pas assez triste ; cette cruelle vendetta, si difficile à désarmer, qui résiste à toutes les considérations de la nature et de la raison, cède chaque jour à la voix de la religion. Combien de fois ne l'ai-je pas vue moi-même se dresser devant moi, menaçant et terrible, et puis venir expirer au pied des autels, pour faire place, dans les âmes qu'elle avait torturées, aux plus douces étreintes de la charité ! Je regrette que les limites de mon sujet ne me permettent pas de faire passer ici sous vos yeux le drame saisissant de quelques-unes de ces pacifications importantes qu'avec l'aide de Dieu nous avons obtenues.

Si nous étions secondés ; si les Dépositaires de l'autorité temporelle compréhendaient mieux en général toute l'importance de leur mission parmi nous ; s'ils se montraient toujours indépendants et impartiaux dans l'exercice de leurs fonctions et ne se rendaient pas les instruments aveugles du parti dominant et les fauteurs complaisants de nos passions domestiques ; s'ils s'appliquaient à ne donner jamais à la Corse que de nobles exemples de respect pour les lois de la morale et de la justice ; s'ils étaient moins faciles à profaner nos églises sous les plus misérables prétextes, en s'abstenant d'y convoquer des assemblées politiques ou civiles et d'y procéder à des opérations contraires à la sainteté du lieu, nous ne tarderions point, j'ose le dire, d'en finir avec nos funestes préjugés, et la Corse, bientôt régénérée sous la double action de la religion et de l'autorité publique, deviendrait une des plus belles, une des plus riches provinces de la France.

Permettez-moi, Messieurs, de résumer en peu de mots, avant de passer outre, tout ce que je viens de vous dire. J'avais à venger mon clergé des fausses imputations de nos voyageurs modernes, qui se plaisent à le représenter comme étant au-dessous de sa mission, sans influence dans notre île, inférieur en mérite aux plus modestes instituteurs primaires, et n'ayant presque aucune part dans l'œuvre de régénération qui s'opère. J'ai essayé de vous le montrer à mon tour tel que je le connais, tel qu'il est en réalité. Je crois avoir porté la conviction dans vos âmes et rempli sur ce point la tâche que je m'étais imposée. M. Blanqui ne peut m'en vouloir de m'être inséré en faux contre la plupart de ses assertions. Ce n'est pas ma faute si sa religion a été surprise à notre sujet. Il comprendra que les intérêts qu'il a compromis, quoique par erreur, nous touchent de trop près et sont d'ailleurs trop graves pour que nous n'en ayons pas vivement à cœur la légitime défense. Au reste, pour être juste envers M. Blanqui, je dois avouer que lorsque je considère la source principale à laquelle il a puisé de bonne foi tous ses renseignements je ne puis me défendre d'admirer la modération avec laquelle il a parlé de nous, et j'en remercie. Il ne nous a point flattés, sans doute, mais il aurait pu nous charger davantage, s'il avait voulu répéter tout ce qu'on a dû lui dire. Je n'ose le blâmer d'avoir un peu inépuisé, quand je songe que tout autre, à sa place, aurait été peut-être moins tolérant et moins discret. Aussi est-ce moins à lui que j'en veux qu'à ceux qui l'ont si mal inspiré.

IV Etat moral de la Corse.

Vous n'exigez pas de moi, Messieurs, que je mette sous vos yeux le spectacle attristant de nos misères morales. Les convenances de ma position s'y refusent, et mon cœur aussi y résisterait invinciblement. On nous accuse d'être enclins à tous grands vices : le mensonge, la vengeance et la paresse. Sans me prononcer sur la valeur de cette triple accusation, je me bornerai à faire observer de nouveau qu'on a singulièrement exagéré ce mal, et que si on laigne nous secondant, si au lieu de la restreindre, on élargit la sphère de l'action salubre de la religion ; si l'on prend à cœur d'honorer le clergé afin d'accroître son influence, au lieu de chercher à l'annihiler, on verra disparaître du milieu de nous jusqu'aux dernières traces de la vengeance et du mensonge. Quant à la paresse proverbiale de la population corse, elle cessera de choquer l'esprit éminemment actif de l'industrie française, du moment qu'on se donnera la peine de faire participer mon pays aux bienfaits de l'Etat, comme il participe à ses charges. Oui, Messieurs, qu'on ouvre des débouchés aux riches produits de notre sol ; qu'on encourage l'industrie, l'agriculture et le commerce, et la Corse se réveillera de son apathique indolence pour prendre part au mouvement matériel et commercial du continent.

Mais je laisse de côté ces considérations qui, je le répète, ne sont pas de ma compétence. L'honorable M. Blanqui, que je voudrais pouvoir toujours louer, les a fait d'ailleurs suffisamment ressortir en divers endroits de son rapport. Impossible, à mon avis, de mieux sentir et de mieux dire les devoirs de la France envers la Corse sous ce point de vue, et les avantages inappréciables qu'elle ne tarderait pas d'obtenir en compensation de ses sacrifices. J'ai hâte de vous présen-

ter le tableau consolant de l'esprit religieux de mon peuple, de sa tendre charité pour les siens et pour les étrangers, et de sa vénération pour la femme. Je sens que j'ai besoin de me rappeler que voici longtemps déjà que je vous entretiens d'un sujet qui peut-être n'a beaucoup d'intérêt que pour moi. Je vous promets d'être concis.

La foi est encore florissante dans notre île. Il ne s'agit point d'une foi raisonneuse et superbe, mais d'une foi humble et pratique, qui produit des merveilles de vertu, de patience, de courage et d'abnégation. La Providence a veillé sur nous d'une manière toute spéciale. Je vous ai dit un mot de l'histoire de la Corse. Pendant bien des siècles elle n'a vécu que de luttes et de guerres, toujours armée pour se défendre contre l'ennemi du dehors, ou pour comprimer au dedans les efforts plus redoutables encore du despotisme ou de l'anarchie. Mais grâce à la divine miséricorde et au zèle de son patriotique clergé, elle n'a pas subi dans sa foi les conséquences d'une position si fâcheuse. Elle est demeurée pratiquement fidèle. La révolution même de 1793 ne se fit pas sentir chez nous avec le même degré de fureur que dans le reste de la France. Nous ne connaissons pas toutes les ruines que cette époque lamentable accumula dans les temples, dans les communautés, dans les prisons et jusque dans la sanctuaire du foyer domestique. Nos pères ne furent pas obligés de manger le pain de l'exil, et l'échafaud, cette lugubre invention de discorde civile, ne se rougit pas du sang des citoyens vertueux. L'abandon déplorable dans lequel notre pays a langué depuis ce temps jusqu'en 1830, n'y a point altéré la pureté et la vivacité de la foi. Je ne dissimule pas les graves atteintes qu'elle y reçoit chaque jour du contact des contingents, surtout dans nos villes maritimes. Là, malheureusement, nous commençons à ressentir les funestes effets de l'indifférence religieuse et de l'immoralité systématique qui désolent la France catholique. Mais, à cette exception près, je puis dire et répéter avec bonheur que la foi est encore florissante parmi nous, et que notre île s'est maintenue jusqu'ici vierge de tout esprit de secte et d'hérésie.

Dans nos églises, les populations sont pieuses et recueillies et les offices fréquentés. Nous n'avons pas à gémir sur l'abandon des sacrements. Il est rare, pour ne pas dire sans exemple, de voir mourir un pécheur impénitent. Chacun s'efforce, à cette heure suprême, de se réconcilier avec Dieu ; et la présence du prêtre, loin d'inspirer de la terreur, est pour le malade et pour les siens une grande consolation.

Le curé, le bon prêtre, a une position bien honorable dans l'estime et dans l'affection de ses paroissiens. Il est tout d'abord la paroisse, le conseiller-né des pères de famille, l'arbitre pacificateur des différends, la Providence visible des malheureux et l'effroi du vice. Qu'on ne nie plus sa salutaire influence : autant vaudrait nier l'influence du clergé dans le moyen-âge.

Il vous est facile de conclure de là, Messieurs, la place qu'occupe l'évêque de la Corse dans l'esprit et dans le cœur de ses diocésains. Comme vous jouirez si vous étiez témoins des transports d'allégresse qui éclatent à son passage, dans le cours de ses visites pastorales ! Je n'essaierai point de vous retracer ces scènes délicieuses, qui, pour se renouveler sans cesse, n'ont pas moins attendrissantes. Il est impossible de ne pas comprendre que le troupeau est heureux de posséder son premier pasteur, tant il est ingénieux à le lui dire de mille manières, toutes plus tendres et plus flatteuses les unes que les autres. Tous les rangs, tous les âges et toutes les conditions viennent se confondre à ses pieds dans un sentiment commun d'amour et de vénération.

L'autorité paternelle est entière chez nous, comme au temps des patriarches. La mère partage avec le père toute l'affection des enfants. Elle est l'ange tutélaire de la famille, comme elle en est la joie et le plus précieux trésor.

Je ne saurais vous exprimer, Messieurs, toute la force et l'étendue de l'amour de la famille. L'union entre les membres qui la composent a sa source dans les sentiments les plus vifs et les plus profonds. Elle est tendre et affectueuse, non moins que ferme et étroite. L'amour du père pour le fils, dans les autres pays, ne surpasse pas celui que la nature consacre parmi nous entre l'oncle et le neveu ; ni l'amour fraternel, celui qui régit entre les simples cousins. Et remarquez que ce n'est pas un amour de pure démonstration, lequel, au jour de l'épreuve, se résume dans une froide indifférence ou dans un lâche abandon. Heureux, chacun s'associe franchement à votre bonheur. Malheureux, vous êtes de la part de tous l'objet d'une tendre et industrieuse considération. Vos amis et vos bienfaiteurs sont les amis et les bienfaiteurs de toute la famille. On épouse toutes vos afflictions. On va, par un excès que je déplore, jusqu'à partager vos ressentiments et vos haines ; et quoiqu'on est votre ennemi, l'est personnellement de tous ceux qui vous sont unis, de près ou de loin, par les liens du sang. Les diverses branches d'une même famille aiment à se grouper les unes autour des autres n'égalant la parfaite harmonie qui régit entre elles et le dévouement qui les porte à s'entraider mutuellement. Mais malheur ! si le vit intérêt les divise ; alors elles forment comme deux camps ennemis toujours prêts à s'attaquer et n'ayant plus rien de commun, si ce n'est une haine irréconciliable.

Il me reste à vous dire la position de la femme dans le foyer domestique. Le rapport que j'ai tant de fois cité, répété, après bien d'autres, que la femme est sans dignité dans la famille, considérée comme uniquement bonne à donner des enfants et à les nourrir, et condamnée irrévocablement, par les mœurs du pays, à l'emploi de servante.

Rien de plus faux, Messieurs, que ces allégations. Nulle part, j'ose l'affirmer, la femme n'est aussi respectée que dans la Corse ; nulle part elle n'est entourée d'autant de vénération et d'amour ; nulle part enfin elle n'exerce dans la famille autant d'influence. Il faut ignorer l'histoire passée et contemporaine de notre île, et complètement méconnaître les mœurs de ses habitants, pour hasarder les assertions que je combats. Sans la femme, la vendetta nous serait probablement inconnue ! Sans elle, c'est-à-dire sans ce sentiment si profond de respect et d'affection dont elle est l'objet parmi nous, le sol de la patrie n'aurait pas bu, à tant de reprises, le sang de ses enfants.

On allègue, à l'appui de ce qu'on avance, deux observations vraiment extraordinaires. On dit, premièrement, que